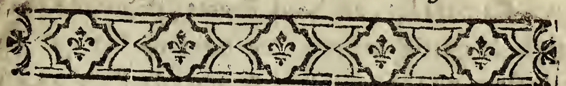
☞ PRIX, trois sols. ☜



ADRESSE
DE LA COMPAGNIE Nº 29,
A MESSIEURS
LES PATRIOTES
DU CLUB DU CAFÉ NATIONAL.

CHERS CONCITOYENS,

Nous n'avons pu voir qu'avec la plus vive douleur s'élever une dissention grave entre un Général, dont l'aménité & les qualités civiques nous sont connues, & des Citoyens qui, jusqu'ici ont donné autant de preuves de leur patriotisme. Les deux Parties étant également recommandables à nos yeux sous ce point de vue, nous avons, en

bons Camarades, en bons Freres, dépouillé tout eſprit de partialité, pour ne nous revêtir que du caractere non équivoque & pur de l'amour du bien général & de la concorde. C'eſt lui qui dicte cette Adreſſe que nous vous prions de regarder, par la franchiſe même qui en eſt la baſe, comme la preuve la plus ſure de notre fraternel attachement.

Nous rendons juſtice, chers Camarades, à l'utilité de votre établiſſement; vous êtes, pour les Patriotes, ce qu'eſt la nourrice pour l'enfant qui vient de naître; c'eſt dans vos lectures, dans vos aſſemblées, que le citoyen peu inſtruit vient ſucer le lait de la Conſtitution & de nos nouvelles Loix; vous lui en faites ſentir tous les points, & vous développez ainſi le germe de l'héroïſme qui a conduit l'Armée Bordelaiſe à Montauban, & qui eſt le plus ferme ſoutien du nouveau régime. Continuellement occupés de l'étude des nouvelles Loix examinées publiquement, la réunion de vos lumieres peut même ſervir de flambeau aux Corps Adminiſtratifs. Quelle plus noble tâche pouviez-vous vous impoſer? Mais pourquoi faut-il qu'il ſoit attaché à l'eſſence humaine d'errer ſouvent au milieu des plus ſages principes! Vos vues ſont pures, nous ſommes bien loin d'en douter, mais les conſéquences en ſont funeſtes.

Pluſieurs réflexions s'élevent à la lecture de votre

lettre à M. le Général. Vous êtiez perſuadés ſans doute de la vérité des faits que vous articulez contre lui. Dans un premier mouvement de chaleur (& combien l'aveu que vous en faites dans votre lettre à l'Armée nous a conſolés !) vous croyiez ne céder qu'à votre ſenſibilité, &, pour l'exprimer, vous employez les termes les plus durs, les phraſes les plus déchirantes, nous ne diſons pas pour un homme en place, mais pour un honnête homme. Oui, chers Camarades, liſez votre derniere phraſe, & dites-nous comment vous vous ſeriez exprimés, ſi vous aviez à traduire à l'opinion publique un Général convaincu du crime de leze-nation? Eſt-ce là le langage de la ſenſibilité, & n'a-t-il pas le droit bien acquis de ſe récrier contre une accuſation préſentée avec le fiel le plus amer? Il eſt une noble fermeté que le patriotiſme autoriſe ſans doute; mais qu'elle eſt loin de la menace & de la malédiction civique que vous appellez ſur la tête d'un de vos freres ! Et encore quel eſt-il celui que vous attaquez auſſi cruellement ? Ce n'eſt point M. Durfort, ci-devant Duc de Duras, c'eſt l'homme, c'eſt le citoyen que vous avez choiſi vous-mêmes pour être l'organe de vos déciſions, c'eſt celui dont vous avez deux fois & unanimement confirmé la nomination pour être votre chef.

Oui, chers Camarades, s'il avoit eu la foi-

bleſſe d'oublier un inſtant l'immenſité des obligations que ſon devoir lui impoſe, nous ne croyons pas que le droit de l'en réprimander appartienne à une ſociéte de citoyens aſſemblés pour tout autre motif. L'Armée l'ayant choiſi pour ſon chef, c'eſt envers elle & la loi, *ſeules*, qu'il s'eſt engagé; il n'appartient donc qu'à elles de connoître de ſa conduite, de la blamer ou de la punir, ſi elle n'eſt pas exempte de reproches. Comme Général, il ne doit compte de ſes actions qu'à l'Armée, &, comme citoyen, qu'à lui-même ou aux tribunaux repréſentans de la Loi. Mais, dans le premier cas, nous nous plaiſons à croire que, par reſpect pour elle-même, ſon chef devant toujours être reſpectable aux yeux de la Nation entiere, l'Armée inſtruite des torts de ce même chef, les lui feroit connoître avec l'amitié & la fraternité d'un enfant qui ſoutient ſon pere.

Votre lettre à M. Durfort, dites-vous dans votre Adreſſe à l'Armée, *ne contient que les expreſſions & le langage qui convient à des hommes libres.*

Il n'eſt aucun de nous, chers Camarades, qui ne ſoit prêt à verſer ſon ſang pour conſerver la Liberté que nous avons conquiſe; il n'en eſt aucun qui ne ſache apprécier toute la dignité de l'homme libre, mais nous avons tous répété unanime-

ment ; après avoir entendu la lecture de votre lettre, & sur-tout la derniere phrase : « *L'homme* » *libre ne s'exprime point ainsi; il est franc , in-* » *tegre, mais il met toujours de la douceur & de* » *l'aménité dans ses propos, comme dans ses écrits,* » *parce qu'il est en même temps homme social* ».

Vous nous promettez, chers Camarades, un Mémoire, dans lequel vous justifierez les faits avancés dans votre lettre. Il nous semble que tous ces faits sont suffisamment combattus par les réponses de M. le Général, &, nous ne pouvons nous le dissimuler, il feroit bien malheureux pour lui & pour nous que *le premier Soldat* de l'Armée Bordelaise, de cette Armée qui fait l'admiration de tout l'Empire, ait pu produire une réponse équivoque dans le moindre article, lorsqu'il l'a appuyée par des attestations & des témoignages qui doivent être authentiques.

Vous avez cru, chers Camarades, devoir rappeller à M. le Général « que le temps est passé » où *les agens du despotisme attentoient impuné-* » *ment aux droits de l'homme.* »

Est-ce bien à M. Durfort que l'on peut appliquer ce principe, lui, qui fut Général dans les premiers temps de la Révolution, parce qu'il étoit l'homme du peuple ? Cette familiarité populaire a toujours été dans son cœur ; & nous, qui avons

eu le plaisir de l'avoir dans notre Compagnie pendant les intervalles des nominations au Généralat, nous devons à notre honneur d'assurer qu'il a toujours été *le Camarade de ses Camarades*. Plusieurs de nous s'empressent encore de vous jurer, chers Freres, que M. Durfort a fait effacer le manteau ducal de sa voiture avant son départ pour Paris, & qu'il ne l'a sûrement pas fait remettre depuis.

Vous êtes étonnés, chers Camarades, que votre Lettre ait été dénoncée par M. le Général, au Comité Militaire de l'Armée. Et que devoit-il donc en faire? A-t-il pu avoir la force de dévorer seul ses chagrins, & son honneur outragé lui permettoit-il de laisser accumuler des inculpations aussi graves, publiées & connues d'avance dans le Café National? Pouvoit-il mieux les déposer que dans le sein de ses Camarades? Ce sont eux, chers Freres, qui vous portent aujourd'hui des paroles de paix; ils ne veulent voir dans votre démarche qu'un zele ardent qu'ils vous invitent à modérer; & dans celle de M. Durfort, qu'un épanchement bien naturel à un cœur sensible & déchiré. Nous ne vous cacherons pas que, vivement affectés de sa douleur, que nous avons ressentie comme la nôtre propre, nous avons cru devoir l'assurer de toute notre estime & de notre confraternité. Il

nous a convaincu qu'il ne cherche point à s'écarter de la premiere modération & de la douceur avec lesquelles il s'est publiquement justifié. C'est un homme blessé qui se plaint, mais qui ne fait que se plaindre. Si la douleur lui arrache quelques cris, c'est contre la blessure, mais non contre la main qui l'a faite. Imitez-le, chers Camarades, il est plus glorieux de revenir sur ses pas lorsqu'on a été trompé, qu'il ne l'a été d'attaquer lorsqu'on a cru devoir le faire. La pureté de vos intentions nous répond d'avance des regrets que vous aurez d'avoir cru légérement les méchans sur le compte d'un de vos meilleurs Concitoyens, revêtu du caractere le plus respectable; celui de représentant & de chef de l'Armée.

Encore une réflexion, chers Camarades; ne faites pas jouir nos ennemis. Ils triompheront, sans doute, lorsqu'ils verront la tête en dissention avec les membres; mais si vous réfléchissez comme nous, que ce moment de joie, quoique passager pour eux, est une offense à la dignité de notre Constitution, vous vous empresserez de vous rendre aux vœux de paix & de concorde que nous vous adressons du profond de nos cœurs.

Nous vous prions, chers Camarades & Concitoyens, d'être persuadés que nous nous ferons toujours un vrai plaisir de joindre nos applau-

diſſemens à ceux des Citoyens de cette ville, toutes les fois que, vous bornant dans le cercle de vos travaux, vous donnerez de nouvelles preuves de patriotiſme ; c'eſt ce dont nous vous prions d'être convaincus, ainſi que des ſentimens avec leſquels nous ſommes,

CHERS CAMARADES ET CONCITOYENS,

Vos affectionnés Freres
& Concitoyens,

Les Membres de la Compagnie n° 29.

Par délibération de la Compagnie,

MAILLOT, *Lieutenant.*
BADEIGTS, *Sous-Lieutenant.* } *Rédacteurs.*

A BORDEAUX,
Chez A. *L*EVIEUX, Imprimeur de la Garde Nationale Bordelaiſe, Hôtel du Département.